8° Z
58855

MICHKA
ASSAYAS

CONTRE-FEU



LES INSTANTANÉS

BALLAND

1260195

CONTRE-FEU

8°Z
58845



DU MÊME AUTEUR

Les années vides, 1990, L'Arpenteur.



NC
824

Michka Assayas

CONTRE-FEU

ÉDITIONS BALLAND

33, rue Saint-André-des-Arts
75006 Paris

DL-01031991-06624

© Éditions Balland, 1991.

Les textes qu'on va lire prolongent les chroniques que j'ai données aux Inrockuptibles. *Ils sont nés de réactions épidermiques à ce que j'ai pu lire, entendre ou voir depuis quelques années. Ils traitent de sujets qui me tiennent à cœur, comme le rock et ses avatars, mais aussi d'autres thèmes que les médias m'ont donnés en pâture. Engouements, superstitions, tocades : ce que l'on appelle, faute de mieux, l'air du temps.*

Devant ce qui révulse, le plus sage serait de hausser les épaules et de se tenir à l'écart. Mais je n'y arrive pas. Et je ne suis ni très sage ni très sûr de moi. J'ai éprouvé le besoin

de me situer face à des événements qui, souvent, ne me préoccupaient pas plus que ça, pour savoir exactement ce que je pensais et ressentais face à mon époque.

Je tiens à remercier ici les quelques-uns qui m'ont encouragé en m'écrivant. Ce livre est pour eux.

I

LA NON-GÉNÉRATION

Qu'espérais-je à 20 ans ?

Je me rappelle une émission de télévision où j'ai été invité en 1988. C'était un débat sur les « vingt ans de mai 1968 ». Il y avait là, assis dans des fauteuils, des gens qui parlaient de ce qu'ils avaient vécu en ce temps-là. Moi, j'avais écrit un article dans *Libération* où je racontais comment, enfant, j'avais perçu le mouvement contestataire : c'est ce qui m'avait valu d'être invité. L'émission s'était déroulée en deux parties. Au cours de la première, j'étais resté debout, les bras croisés sur le dossier d'un canapé, coincé entre un garçon de dix-sept ans membre de la Ligue communiste révolutionnaire et une étudiante porte-

parole de SOS Racisme. Assis sur le canapé, vautré, heureux comme un demi-solde napoléonien en train de raconter pour la millième fois ses exploits dans la Grande Armée, trônait Daniel Cohn-Bendit. Il affrontait une malheureuse cégétiste lyonnaise, qui prétendait, un épais dossier à l'appui, que le Parti communiste avait été à l'initiative de mai 68. L'ancien « contestataire » connaissait la délectation d'un cabotin oublié à qui l'on demande de rejouer ses meilleurs sketches pour une soirée d'hommage. L'assistance jubilait.

En mon for intérieur, je bouillais. Voilà où j'en étais, à vingt-neuf ans, obligé de faire de la figuration et d'entendre aboyer les mêmes grandes gueules que pendant mon adolescence. Je restais là à jouer le rôle du « jeune » que je n'étais plus. La seconde partie de l'émission, enregistrée dans la foulée, fut pire. Elle portait sur le gauchisme. D'autres invités, témoins de l'époque, bavardaient, confortablement installés. Cette fois, on m'avait placé sur une espèce de cube Ikéa, pratiquement au ras du sol, comme un bambin auto-

risé à écouter la conversation des grands, à qui on laisse parfois, avec un sourire indulgent, mettre son gentil grain de sel. A un moment donné, ces braves gens commencèrent à pontifier sur le mouvement étudiant de 1986 contre la loi Devaquet. Tout y passa : elle était formidable, cette génération morale, en fait, elle reproduisait le gauchisme, mais en mieux, parce que les manifestants s'avéraient de vrais démocrates, cool, pondérés, surtout antiracistes... Ah non, ce n'est pas eux qui allaient enlever des patrons et séquestrer des cadres de Renault. En somme, ils incarnaient la maturité du gauchisme. Exaspéré par ce catéchisme récupérateur, je réagis, maladroitement sans doute, mais enfin je dis ce que je sentais : ce mouvement me paraissait dicté par la trouille de ne pas trouver de travail. Que n'avais-je pas dit là ? Ce fut un tollé, un concert d'exclamations outrées. Eux, ils avaient tout compris, et moi, comme me le dit un membre éminent de l'assistance, lui-même professeur d'université, « j'avais tout faux ». Meurtri par cet incident, ruminant les

pensées les plus sombres, j'eus dans la rue en rentrant chez moi une illumination : je n'existais pas. C'est bien simple : j'avais trente ans ou presque, et je n'étais nulle part. Pas plus que je n'avais occupé d'usine, je n'étais allé danser sous les fenêtres du ministère pour réclamer la tête de Devaquet. C'est pour ça qu'on m'avait mis sur un cube, au milieu de garçons et de filles bien plus jeunes que moi, et qui me regardaient avec gêne, comme, dans les petites classes, le type qui a redoublé vingt fois et a déjà une grosse voix et du poil au menton. Après cette désastreuse expérience, il y avait au moins quelque chose dont j'étais sûr : c'est que je ne servirais plus de retouche tardive à l'auto-portrait de cette « génération » qui n'a jamais perdu, depuis, une occasion de se glorifier sur le dos des suivantes.

En quelques années, ils ont inventé la « génération clip », la « génération morale », puis la « génération Mitterrand ». Aucune n'a pris, aucune n'a résisté à l'usure. Les adolescents prolongés d'aujourd'hui ne tirent pas